

John Mearsheimer : la fin de l'ordre mondial et le risque nucléaire

Le professeur John Mearsheimer aborde l'effondrement de l'ordre mondial unipolaire et le risque de guerre nucléaire durant la transition vers la multipolarité. John J. Mearsheimer est professeur de science politique titulaire de la chaire R. Wendell Harrison Distinguished Service à l'Université de Chicago, où il enseigne depuis 1982. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : [buymeacoffee.com/gdiesen](https://www.buymeacoffee.com/gdiesen) Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous sommes le quatre mai deux mille vingt-six, et nous avons le grand privilège d'accueillir le professeur John Mearsheimer. Merci d'être revenu dans l'émission. Ravi d'être là, Glenn, comme toujours. Avant d'entrer dans les événements précis, j'aimerais qu'on prenne un peu de recul pour regarder le tableau d'ensemble de ce qui se passe dans le monde. Parce que, depuis la Seconde Guerre mondiale, on a vu les États-Unis construire un système international non seulement fondé sur leur puissance économique, mais aussi sur un système d'alliances.

J'ai tendance à penser que les architectures de sécurité inclusives sont plus efficaces pour réduire la compétition sécuritaire. Mais encore une fois, ça, c'était après la Seconde Guerre mondiale. On a vu ce système d'alliances devenir à la fois une source de projection de puissance pour les États-Unis, et un facteur de stabilité. Aujourd'hui, pourtant, on observe du Moyen-Orient à l'Europe, jusqu'à l'Asie de l'Est, que beaucoup de ces systèmes d'alliances sont soumis à de fortes tensions. Et si ça vacille dans une région — par exemple, quand les États du Golfe commencent à le remettre en question —, il est difficile d'imaginer que cela ne se répercute pas sur l'Asie de l'Est ou sur l'Europe. Je me demandais : est-ce que vous voyez le même changement ? Ou pensez-vous que ce système reste viable ? Ou bien, selon vous, est-ce qu'on assiste à une sorte de fracture majeure dans la manière dont l'ordre international est structuré ?

#John Mearsheimer

Je pense qu'il ne fait aucun doute que des changements fondamentaux sont en train de se produire dans la structure même du système international. Et, à mon avis, cela tient à deux types de forces. La première, ce sont simplement les évolutions de la structure du système au fil du temps.

#John Mearsheimer

Je vais en dire un peu plus là-dessus dans un instant. Mais le deuxième facteur, c'est Donald Trump, qui est vraiment unique en son genre. On n'a jamais vu un président américain comme lui, et d'une certaine façon, c'est une véritable boule de démolition à lui tout seul. Donc, quand on combine les changements structurels qui étaient inévitables avec ce que fait Trump, on voit bien que le monde qu'on a connu quand on était plus jeunes est en train de disparaître très vite. Alors, commençons d'abord par parler des changements structurels qui sont en cours. Pendant la guerre froide, on vivait dans un monde bipolaire, avec les États-Unis d'un côté et l'Union soviétique de l'autre.

Les États-Unis et l'Union soviétique avaient très peu d'échanges économiques. Ils étaient des rivaux mortels pendant presque toute la guerre froide. Ce que les États-Unis ont réussi à faire, c'est mettre en place un ordre de leur côté du rideau de fer, comme on disait à l'époque. On a donc créé des institutions comme l'OTAN, la Communauté européenne, et toute une série d'autres organisations internationales conçues pour aider l'Occident à mener la guerre froide. C'est dans ce monde-là que j'ai grandi. Mais il a fini par disparaître, d'abord en mille neuf cent quatre-vingt-neuf, quand la guerre froide a pris fin, puis en mille neuf cent quatre-vingt-onze, quand l'Union soviétique s'est effondrée. Et à ce moment-là, on est entrés dans ce qu'on a appelé le moment unipolaire.

Ce qu'il faut retenir du moment unipolaire, c'est ce que nous avons réellement fait. Et quand je dis « nous », je parle des États-Unis, de concert avec les Européens et nos alliés d'Asie de l'Est, y compris le Japon et la Corée du Sud. Nous avons pris cet ordre occidental, créé pendant la guerre froide pour mener la compétition sécuritaire avec l'Union soviétique, et nous l'avons étendu à l'échelle mondiale. Cet ordre occidental est devenu un ordre international, pas seulement occidental. Et cela a eu des conséquences très concrètes : l'élargissement de l'OTAN vers l'Europe de l'Est, l'élargissement de l'Union européenne vers l'Est, et la mondialisation.

Tous ces mouvements, essentiellement dirigés par les États-Unis pendant le moment unipolaire, visaient, encore une fois, à prendre cet ordre occidental et à l'étendre à l'échelle du globe. Donc, même si la portée de cet ordre a changé, dans bien des aspects, il est resté intact. L'OTAN est restée intacte. La Communauté européenne est devenue l'Union européenne. La mondialisation, qui bien sûr avait commencé pendant la guerre froide, s'est développée à toute vitesse, surtout en deux mille un, quand nous avons permis à la Chine d'entrer dans l'Organisation mondiale du commerce, et ainsi de suite. Voilà donc le monde tel qu'il existait jusqu'à environ deux mille dix-sept. Mais à partir de deux mille dix-sept, on entre dans un monde multipolaire.

#John Mearsheimer

Et aujourd'hui, on a trois grandes puissances dans le système. Et il faut bien s'en souvenir, Glenn : on n'a rien vu de comparable depuis mille neuf cent quarante-cinq. En fait, tu sais, moi je suis né à la fin de mille neuf cent quarante-sept. Je suis né dans un monde bipolaire, et je n'avais jamais

connu un monde multipolaire. Mais nous y voilà, depuis deux mille dix-sept jusqu'à aujourd'hui, dans un monde multipolaire. Et non seulement nous vivons dans un monde multipolaire, mais surtout, pour la première fois dans l'histoire américaine, l'Asie de l'Est devient la région la plus importante du monde pour les États-Unis, en dehors de l'hémisphère occidental. Pendant pratiquement toute notre histoire, entre mille sept cent quatre-vingt-trois, l'année de notre indépendance, et jusqu'à environ deux mille dix-sept, c'était l'Europe qui comptait le plus. Parce que c'est là que se trouvaient les grandes puissances les plus redoutables.

En d'autres termes, l'Allemagne nazie représente une menace bien plus grande pour les États-Unis que le Japon impérial. C'est pourquoi, pendant la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis adoptent naturellement une stratégie « l'Europe d'abord ». Puis, pendant la guerre froide, le cœur et l'âme de l'Union soviétique se trouvent en Europe, pas en Asie de l'Est. Là encore, l'Europe reste la région la plus importante du monde. Mais avec la montée en puissance de la Chine, dans ce nouveau monde multipolaire, les États-Unis, pour la première fois de leur histoire, donnent la priorité à l'Asie de l'Est plutôt qu'à l'Europe, et bien sûr, plutôt qu'au Golfe persique. On assiste donc, à un niveau structurel, à un changement fondamental. Et évidemment, si l'on veut se tourner vers l'Asie de l'Est pour contenir la Chine — ce que font les États-Unis —, tout commence vraiment en deux mille onze, quand Hillary Clinton annonce ce pivot vers l'Asie. Mais en réalité, cela prend forme quand Trump entre à la Maison-Blanche, en deux mille dix-sept.

#John Mearsheimer

Si les États-Unis décident de se réorienter vers l'Asie de l'Est, cela veut dire qu'ils vont forcément se détourner d'une autre région. Et cette région, naturellement, ce sera l'Europe. L'Europe va devenir la deuxième, voire la troisième priorité stratégique américaine en dehors de l'hémisphère occidental, une fois qu'on sera dans un monde multipolaire où la Chine sera un véritable rival de même niveau. On voit donc ces forces structurelles à l'œuvre, celles que je viens de décrire, qui vont faire éclater l'ordre occidental tel qu'on l'a connu pendant l'ère bipolaire de la guerre froide, puis étendu pendant le moment unipolaire. Cet ordre va, en quelque sorte, se désagréger. Il va y avoir des changements fondamentaux, tout simplement parce que la structure du système a évolué. Et la compétition entre les États-Unis et la Chine, qui comptait peu à l'époque de la bipolarité ou de l'unipolarité, est désormais au premier plan.

Je pense que beaucoup de ce qu'on voit aujourd'hui s'explique par ces changements structurels dont je viens de parler. Mais à cela s'ajoute le facteur Trump. Alors, pendant son premier mandat, le président Trump a été, plus ou moins, un président américain traditionnel dans sa manière de conduire la politique étrangère. Il faut se rappeler, d'ailleurs, que Trump arrive à la Maison-Blanche au moment même où le monde entre dans cette ère multipolaire que je décrivais. Et, sans surprise, Trump abandonne la politique d'engagement avec la Chine et adopte une politique de confinement vis-à-vis de la Chine. Puis, quand Joe Biden arrive à la Maison-Blanche en deux mille vingt et un, il

renforce encore cette politique de confinement. Donc, on voit bien qu'à partir de Trump, puis avec Biden, les États-Unis commencent à ajuster leur politique étrangère pour s'adapter aux changements structurels que je viens d'évoquer.

Mais ça, c'était Trump numéro un. Trump numéro deux, ce n'est pas le même. Trump deux, c'est vraiment autre chose. On n'a jamais rien vu de tel auparavant. Et Trump n'a plus aucune entrave. Il est libre d'agir à peu près comme il veut. Pendant son premier mandat, il a compris comment diriger la Maison-Blanche sans avoir à se soucier de ceux qui tentaient de le freiner ou de le contraindre. Pour le dire autrement, il s'est échappé de la cage de fer. Et ce qu'il faut voir aussi avec Trump, c'est qu'il agit de manière unilatérale comme on ne l'a jamais vu. Il a un mépris total pour le droit international, un mépris total pour les institutions internationales et pour les règles qui les accompagnent. Et il a un mépris tout aussi total pour les alliés, surtout les Européens. Et aujourd'hui, il est libre de suivre ces impulsions.

Donc, ça va vraiment compter. Jusqu'au vingt-huit février de cette année, il était, à bien des égards, une sorte d'homme-orchestre de la destruction, qui causait de sérieux dégâts à cet ordre occidental, ou mondial, qui s'était formé à l'époque bipolaire, puis étendu à l'échelle du monde pendant le moment unipolaire. Il allait bien au-delà des simples changements structurels qu'on pouvait attendre. C'était, encore une fois, une véritable boule de démolition à lui tout seul. Et puis, le vingt-huit février, il a commis une erreur fatale : il a lancé la guerre contre l'Iran. Comme toi et moi en avons déjà parlé, et comme on en reparlera sûrement plus tard dans l'émission, c'était une décision catastrophique. Les États-Unis vont perdre cette guerre, et de manière très nette. Ce sera une défaite dévastatrice pour les États-Unis, et aussi pour Israël. Et dans cette situation, Trump s'agite dans tous les sens. Il essaie de comprendre comment sortir de ce désastre dans lequel il s'est lui-même enfermé.

#John Mearsheimer

Et bien sûr, à mon avis, il n'a absolument aucun moyen de sortir de ce désastre. Ça va très mal se terminer pour lui, pour les États-Unis, et je pense aussi pour le reste du monde, quoi qu'il fasse. Donc, ce que je veux te dire, Glenn, c'est qu'un changement fondamental est en train de se produire, c'est certain. Une grande partie est structurelle, et une autre vient du fait que Donald Trump est un unilatéraliste de tout premier ordre.

#Glenn

Et une grande partie de tout ça est liée à ce qui se passe en Iran, quelque chose qu'on voit se dérouler sous nos yeux.

#John Mearsheimer

C'est une façon un peu longue de répondre à votre question, qui est très importante, sur ce qui se passe dans le monde aujourd'hui, si on prend un point de vue global.

#Glenn

Non, c'est très intéressant. Eh bien, on dirait qu'après la Seconde Guerre mondiale, on peut dire qu'il y avait deux systèmes internationaux qui fonctionnaient en parallèle. Le premier, c'était l'architecture commune et inclusive organisée autour des Nations unies. Mais en même temps, il y avait le système occidental, sous la direction des États-Unis. Après la guerre froide, on aurait pu prendre deux directions. L'une aurait été d'aller vers une forme de multipolarité en Europe. Cela aurait voulu dire inclure les Russes dans une architecture de sécurité paneuropéenne. Vous savez, on avait déjà quelques accords qui allaient dans ce sens, en mille neuf cent quatre-vingt-dix et en quatre-vingt-quatorze. Mais le modèle alternatif, celui qu'on a effectivement choisi, c'était d'élargir, en gros, le système transatlantique.

C'est-à-dire que ça voulait dire l'élargissement de l'OTAN, l'interventionnisme... Et oui, c'est justement à ce moment-là que j'étais dans l'armée, en quatre-vingt-dix-huit et quatre-vingt-dix-neuf. Je me souviens qu'en l'espace de deux semaines, en mars quatre-vingt-dix-neuf, on a d'abord élargi l'OTAN, puis douze jours plus tard, on est entrés en guerre contre la Yougoslavie, sans mandat de l'ONU. Et c'est à ce moment-là, je pense, qu'on a clairement basculé vers un système unipolaire. Mais depuis, ce qu'on a vu, c'est qu'en gros, dans l'Occident politique, un consensus s'est formé autour de cette voie qu'on avait choisie. Et c'est pour ça que je me demandais comment vous évaluez le rôle de Trump dans tout ça, dans l'histoire. Parce que, vous savez, est-ce qu'il est vraiment apparu de nulle part ?

Parce que j'ai eu l'impression que beaucoup de gens aux États-Unis ont voté pour lui pour cette raison. Ils voulaient bousculer le système. Parce que si on a un consensus autour d'un système qui ne fonctionne plus, si les États-Unis, par exemple, ne peuvent plus rivaliser politiquement avec la Chine, si le fait de financer la sécurité de l'Europe empêche les États-Unis de s'adapter à un monde multipolaire... enfin, il y a beaucoup de choses que les États-Unis doivent faire pour se réorganiser face à ce nouvel ordre mondial. Et ça ne pouvait pas se faire avec la classe politique actuelle. Est-ce que les États-Unis n'avaient pas besoin, justement, de quelqu'un d'anti-système, prêt à tout chambouler ?

Ce n'est pas une déclaration de soutien, d'ailleurs. J'ai simplement remarqué qu'en Europe, les gens votent souvent pour des candidats qui critiquent le statu quo, mais une fois au pouvoir, ils finissent par rentrer dans le rang. Du coup, on a l'impression que peu importe pour qui on vote, ça ne change pas grand-chose. Avec Trump, en revanche, le choix avait clairement des conséquences, parce qu'il a vraiment mis en œuvre ce qu'il disait. Je me demande simplement si on va voir la même chose en Europe, si on part du principe que Trump est le symptôme d'un système qui ne fonctionne plus, mais qui n'arrive pas à se réformer. Alors, on s'est tourné vers une alternative plus radicale.

#John Mearsheimer

Oui, laissez-moi répondre à votre question à nouveau, mais cette fois à un niveau plus global. Et je ne suis pas en désaccord avec ce que vous venez de dire, loin de là. Si on regarde où nous en sommes aujourd'hui, il y a en gros trois grands axes de la politique étrangère américaine qui ont vraiment mis les États-Unis, et les Européens avec eux, dans une sacrée impasse. Le premier, c'est l'élargissement de l'OTAN. Le deuxième, c'est la guerre mondiale contre le terrorisme. Et le troisième, c'est la guerre en Irak. Je vais dire quelques mots sur chacun d'eux. Comme vous le savez, Glenn, au début des années quatre-vingt-dix, vers mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, l'administration Clinton a décidé d'élargir l'OTAN vers l'est.

Et les Russes crient au scandale à ce sujet. Ils y sont farouchement opposés, mais ils ne peuvent pas faire grand-chose. La première vague a lieu en mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. C'est à ce moment-là que nous faisons entrer la Pologne, la République tchèque et la Hongrie dans l'alliance. Puis, lors de la deuxième vague, en deux mille quatre, nous avons intégré les États baltes, la Slovaquie, la Bulgarie et la Roumanie. Et ensuite, en avril deux mille huit, nous avons pris la décision lourde de conséquences d'inviter l'Ukraine à rejoindre l'alliance. Cela a bien sûr conduit à une grave crise, qui a éclaté en février deux mille quatorze. Et huit ans plus tard, en février deux mille vingt-deux, le président...

#John Mearsheimer

La guerre en cours en Ukraine a éclaté, et cela a causé d'énormes dégâts dans les relations entre la Russie et l'Europe, ainsi qu'entre la Russie et les États-Unis. Et ces relations vont rester empoisonnées, entre la Russie et l'Europe, et peut-être même entre la Russie et les États-Unis, pour un avenir qu'on peut difficilement imaginer. C'est donc la première décision fatale que nous avons prise : vouloir intégrer l'Ukraine à l'OTAN. Ensuite, la deuxième chose qui se produit après le onze septembre, c'est que les États-Unis, sous George W. Bush, lancent la guerre mondiale contre le terrorisme. Et là, nous partons d'abord en guerre en Afghanistan, puis nous faisons la guerre à l'Irak. Et nous nous retrouvons embarqués dans ce qu'on appelle couramment les guerres sans fin.

Et ces guerres sans fin sont des désastres. On perd en Irak. On perd en Afghanistan. On intervient en Libye, et ça échoue aussi. Et ce qui se passe, c'est qu'en deux mille seize, le public américain en a assez de ces guerres sans fin. Il veut que les États-Unis soient beaucoup moins interventionnistes dans le monde. Il regarde ce qui se passe en Europe, avec la guerre en Ukraine. Il regarde l'Afghanistan, l'Irak, et il se dit : « ça suffit maintenant ». Et Trump, qui faisait campagne contre ce genre de guerres, contre les guerres sans fin, est élu en deux mille seize et entre à la Maison-Blanche en deux mille dix-sept. Et ça, ça va dans le sens de ce que vous dites.

Encore une fois, c'est l'OTAN qui a décidé d'intégrer l'Ukraine à l'alliance, d'abord. Et ensuite, il y a eu la guerre mondiale contre le terrorisme, qui a affaibli l'establishment de la politique étrangère et

la politique étrangère traditionnelle des États-Unis. Tout cela a ouvert la voie à un candidat extérieur au système, comme Donald Trump, pour être élu en deux mille seize. Et d'ailleurs, Glenn, il faut se souvenir que si l'establishment démocrate n'était pas intervenu en deux mille seize, Bernie Sanders aurait très probablement été le candidat du Parti démocrate. On aurait donc eu Bernie Sanders, et non Hillary Clinton, face à Donald Trump. Et le simple fait qu'on ait pu imaginer un duel entre Bernie Sanders et Donald Trump montre bien que le public américain en avait assez de l'establishment de la politique étrangère aux États-Unis.

Et d'ailleurs, en deux mille vingt, si l'establishment démocrate n'était pas intervenu, ce n'aurait pas été Joe Biden, à mon avis. Ça aurait été Bernie Sanders face à Donald Trump. Donc je pense que votre point de départ est juste : Trump a été élu en deux mille seize, il a perdu de peu en deux mille vingt, puis il a de nouveau gagné en deux mille vingt-quatre, parce que les Américains en avaient assez de l'establishment de politique étrangère. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que l'économie ne compte pas. Le public en avait aussi assez de la façon dont l'establishment gérait la politique économique intérieure. Et puis, la troisième grosse erreur que nous avons commise, c'était le vingt-quatre février, quand nous avons envahi l'Ukraine.

Ce qui est incroyable dans cette décision, c'est que Trump, d'une certaine manière très importante, a lancé une autre guerre sans fin, une autre guerre de changement de régime. Exactement le genre de guerres qu'il avait juré de ne jamais déclencher. Il s'était présenté contre l'establishment, justement parce qu'il engageait les États-Unis dans des guerres sans fin. Et puis, le vingt-huit février, il sort et lance une guerre contre l'Iran. Bien sûr, il ne pense pas que ce sera une guerre sans fin. Il ne pense pas qu'il va échouer. Il croit qu'il va remporter une victoire rapide et décisive. Mais il ne gagne pas, et au final, on se retrouve dans un énorme chaos impliquant l'Iran. Et bien sûr, on est aussi dans un énorme chaos avec la Russie et l'Ukraine, qui découle de cette décision de l'OTAN d'avril deux mille huit.

#Glenn

Eh bien, la Chine pourrait bientôt devenir un vrai chaos aussi, si cette relation tourne mal. Mais oui, parce que les gens présentent souvent Trump comme un énorme facteur de perturbation. Pourtant, je pense que c'est exactement ce qu'on est en train d'inviter en Europe. Quand on regarde les sondages pour Starmer au Royaume-Uni, pour Macron en France, ou pour Scholz en Allemagne... Je veux dire, Trump est mieux placé dans les sondages que Scholz. Je crois même que c'est le dirigeant le plus impopulaire qu'il y ait. Et maintenant, on voit que le plus grand parti en Allemagne, de loin, dans les sondages, c'est l'AfD, un parti qui a été créé, quoi, il y a à peine quatorze ans. Et encore une fois, son dirigeant disait récemment que Zelensky devrait rendre l'argent à l'Allemagne. Et là, on voit bien que la rhétorique est très différente de celle de tous les partis traditionnels.

On a l'impression que si l'establishment politique s'accroche trop longtemps sans se réformer, eh bien, des alternatives radicales finissent par apparaître. Mais souvent, ces mouvements n'ont pas forcément les bonnes réponses. En revanche, ils perçoivent très bien le mécontentement, celui que

les élites politiques ne suivent plus vraiment les attentes du public. Mais je voulais justement vous interroger sur l'Irak. Pourquoi est-ce que c'est une erreur, disons, aussi grave pour les États-Unis ? Qu'est-ce qui fait que c'est, en quelque sorte, encore pire que l'Irak, ou que ce qui a été fait contre Gaza ? Est-ce que c'est une question économique ? Est-ce que c'est l'effondrement du système d'alliances ? Ou bien est-ce que ça a à voir avec le pétrodollar ? Comment évaluez-vous la gravité de cette situation ?

#John Mearsheimer

Bon, juste deux points très rapides. D'abord, dans le cas de l'Irak, on a remporté une victoire militaire au départ. On a envahi l'Irak, et on a vaincu l'armée irakienne rapidement et de manière décisive. On a renversé le régime, et on l'a remplacé par un autre régime dont on pensait qu'il servirait nos intérêts — ceux des États-Unis, principalement. C'est pour ça que le président Bush a pu atterrir sur un porte-avions et dire : « Mission accomplie. » Mais il y a une différence entre gagner militairement et gagner politiquement. Et la guerre, bien sûr, c'est une extension de la politique par d'autres moyens. Politiquement, on a perdu, parce qu'on n'a pas réussi à instaurer la paix et l'harmonie en Irak, ni au Moyen-Orient plus largement, comme on l'espérait après la chute de Saddam. Donc, c'était une guerre perdue, même si elle a semblé réussie au début. Dans le cas de l'Irak, ce n'est pas du tout la même chose.

Il est apparu presque tout de suite qu'on ne gagnerait pas militairement, et aujourd'hui encore, c'est évident qu'on ne gagnera pas militairement. C'est déjà une grande différence. Mais je pense que la différence la plus importante, c'est que les conséquences de ce qui se passe dans la guerre avec l'Irak sont bien plus lourdes que celles de la guerre en Irak. La guerre en Irak a eu des répercussions majeures dans la région, au Moyen-Orient, c'est indéniable. On l'a vu avec la montée de Daech, et avec le changement des relations entre l'Irak et l'Iran, une fois qu'un gouvernement chiite a été installé à Bagdad. On pourrait en parler longuement. Mais il ne fait aucun doute que la guerre en Irak a profondément bouleversé le Moyen-Orient. En revanche, ses conséquences à l'échelle mondiale ont été minimales, au mieux. En réalité, ça n'a pas eu tant d'importance que ça. Avec la guerre contre l'Irak, c'est une situation fondamentalement différente.

Je veux dire, il y a un vrai danger qu'on provoque une dépression mondiale si cette guerre ne s'arrête pas rapidement. Les conséquences économiques sont graves partout dans le monde, mais surtout en Asie en ce moment, et elles se répercutent dans tout le système. Et si le président Trump était assez imprudent pour relancer la guerre — les combats eux-mêmes — je pense que cela nous pousserait vers le précipice encore plus vite que ce n'est déjà le cas. Donc, c'est une guerre bien plus lourde de conséquences. Et c'est d'ailleurs pour cette raison que les Chinois, les Russes, et d'autres pays aussi, y compris les Européens, exercent une forte pression sur les États-Unis pour qu'ils mettent fin à cette guerre. Parce que tous ces pays dans le monde en subissent les effets. La guerre avec l'Irak, c'est une tout autre catégorie que celle avec l'Irak.

#Glenn

Mais comment ferait-il pour y mettre fin, si, disons, le président Trump avait la sagesse de décrocher son téléphone, de vous appeler et de vous demander : « Que peut-on faire ? Que devrait-on faire ? » au lieu d'écouter, vous savez, Witkoff, Kushner et les autres ? Quelle serait la meilleure voie à suivre maintenant ? Parce que, moi, j'entends souvent dire qu'il devrait simplement déclarer la victoire et rentrer chez lui. Mais sans le détroit d'Ormuz, on dirait que toute la région du Moyen-Orient basculerait très vite à l'avantage de l'Iran, comme vous et moi en avons déjà parlé. Quand l'Iran contrôle le détroit d'Ormuz, il peut obtenir des réparations. Et ils ont déjà indiqué qu'ils allaient imposer un péage plus élevé aux pays qui ont participé à l'attaque contre l'Iran ou qui le sanctionnent.

Ils peuvent donc se débarrasser des sanctions. Ils peuvent amener d'autres pays à coopérer. Ils peuvent sans doute aller plus loin, imposer un coût plus élevé aux pays qui menacent l'Iran en accueillant des bases américaines. On voit bien que tout le système est en train de bouger. Est-ce que les structures régionales, ou même le système mondial, pourraient se désagréger à cause de ce seul détroit ? Ça paraît vraiment crucial. D'un côté, les États-Unis ne peuvent pas se permettre de le laisser entre les mains de l'Iran — ou alors ils le pourraient, mais il leur faudrait accepter d'énormes changements dans l'ordre mondial. Et en même temps, ils ne peuvent pas non plus vaincre l'Iran. Alors, quelle est la solution ? Parce que, franchement, c'est un sacré borbier dans lequel Trump s'est mis. Il aurait bien besoin de quelques bons conseils.

#John Mearsheimer

Eh bien, au risque de me répéter un peu, laissez-moi vous dire quelles sont, selon moi, les trois options, dont deux que vous avez déjà clairement définies. La première, c'est de maintenir le statu quo, autrement dit, de garder le blocus en place. Le blocus américain du détroit reste en vigueur, et le blocus iranien du détroit reste aussi en vigueur. L'idée, dans ce scénario, c'est qu'on pourrait infliger tellement de dégâts à l'Iran qu'ils finiraient par lever les bras et se rendre, et qu'on obtiendrait ainsi une victoire. La deuxième option, c'est de penser que cette stratégie ne fonctionnera pas. Et cela, en grande partie parce qu'un blocus met beaucoup de temps à produire des effets, et que le temps ne joue pas en notre faveur — quand je dis "notre", je parle des États-Unis.

Donc, ce qu'on doit faire — et vous voyez, il y a beaucoup de gens à droite, beaucoup de partisans de l'attaque contre l'Iran, qui tiennent ce discours aujourd'hui — on le voit par exemple dans les éditoriaux du Wall Street Journal — c'est que le blocus, à lui seul, ne suffira probablement pas. Donc, selon eux, il faut revenir aussi aux bombardements. L'argument, c'est que les bombardements, combinés au blocus, ces deux instruments ensemble, feront le travail. C'est la deuxième option. Et la troisième, ce serait de conclure un accord avec l'Iran. Mais le problème, c'est que si on conclut un accord avec l'Iran, c'est l'Iran qui gagne. Et ce serait une pilule très difficile à avaler pour le président Trump. En plus, Israël et ses soutiens aux États-Unis, qui ont une influence énorme, ne veulent absolument pas de cette option.

Voilà la situation difficile dans laquelle se trouve le président Trump. Il a trois options devant lui. Et si on revient un peu sur la faisabilité de chacune, en commençant par le maintien du statu quo, donc simplement garder le blocus, le problème, c'est que ça ne marchera pas. C'est d'ailleurs pour ça que le Wall Street Journal dit qu'il faut le blocus plus les bombardements. Le blocus seul ne suffira pas, même s'il peut clairement infliger des dégâts énormes à l'Iran. Là-dessus, il n'y a aucun doute. Le blocus américain, et ce que les États-Unis ont fait à l'Iran avec les sanctions avant le vingt-huit février, ont déjà causé de très gros dommages. C'est indéniable. Mais les Iraniens ne vont pas se rendre, n'est-ce pas ? Peu importe la sévérité des sanctions ou des punitions qu'on leur impose, parce qu'ils nous perçoivent comme une menace existentielle.

Les États-Unis et Israël représentent une menace existentielle pour l'Iran, et les Iraniens se battront jusqu'au dernier avant de se rendre. Ils seraient fous de se rendre. Donc, cette option est exclue. Ensuite, on peut bombarder tout en maintenant le blocus. Mais dès qu'on passe aux bombardements, les Iraniens riposteront, et ça ne fera qu'accélérer notre course vers le précipice. Les dégâts économiques seront énormes. En plus, nous n'avons pas l'arsenal nécessaire pour poursuivre la guerre. Nous avons déjà utilisé une grande partie de nos armes les plus précieuses dans les premières phases du conflit, et la dernière chose que nous voulons, c'est épuiser le reste dans la prochaine étape. D'autant que ça ne changerait rien, puisque les Iraniens riposteront, et qu'ils ne se rendront pas. Ils ne se sont pas rendus au début, et ils ne se rendront pas maintenant.

#Glenn

Aller en guerre n'a aucun sens.

#John Mearsheimer

J'ajouterais aussi quelque chose, Glenn, et on pourrait en discuter. À mon avis, du point de vue de l'Iran, ce serait plutôt une bonne chose si la guerre reprenait. Si j'étais un dirigeant iranien, j'espérerais que les Américains relancent la guerre, qu'ils recommencent à bombarder, parce que ça jouerait en ma faveur. Ça donnerait plus de poids à l'Iran. Mais bon, maintenir le statu quo, avec le blocus et l'option des bombardements, ces deux options ne donnent aucun résultat concret. Donc, il ne reste qu'à négocier un accord. Et selon moi, c'est la seule chose que Trump puisse faire. Quand la pression économique deviendra vraiment trop forte, c'est ce qu'il fera. En attendant, il ne peut pas le faire, parce qu'Israël et son lobby ici, aux États-Unis, ne le laisseront pas faire. Il faut se rappeler qu'on est entrés dans cette guerre avec quatre grands objectifs, et qu'on n'a réussi à en atteindre aucun.

Zéro. Zéro. Aucun changement de régime. La force de missiles balistiques de l'Iran reste intacte et redoutable. Ils continuent de soutenir les Houthis, le Hezbollah et le Hamas. Et concernant leurs capacités d'enrichissement nucléaire, on pourrait conclure un accord meilleur que le JCPOA. Mais le point essentiel, c'est qu'ils ne renoncent pas à leur capacité d'enrichissement nucléaire, qui faisait

partie des quatre grands objectifs. Donc, on a échoué. Et quand on regarde ce qui s'est passé ensuite, l'Iran, qui ne contrôlait pas le détroit d'Ormuz le vingt-sept février, le contrôle maintenant, y a installé un péage et n'a aucune intention d'abandonner le détroit. En plus, le vingt-sept février, nous avons une alliance très solide avec les six pays du CCG dans le Golfe. Cette alliance a volé en éclats.

De plus, le vingt-sept février, nous avons toutes ces bases dans le Golfe persique qui semblaient très impressionnantes. Elles ont soit été détruites, soit gravement endommagées. Le vingt-sept février, nous avons fait un très bon travail pour nous réorienter vers l'Asie. Ce n'était pas parfait, mais à partir du vingt-huit février, nous avons commencé à nous en éloigner. Notre capacité à contenir la Chine a considérablement diminué depuis le vingt-huit février, parce que nous avons déplacé des moyens militaires hors d'Asie de l'Est. Et en plus, nous avons épuisé des armes précieuses dans la guerre contre l'Iran. Je pourrais continuer encore longtemps. Ce que je vous dis, très simplement, c'est que nous n'avons atteint aucun de nos objectifs, et que nous avons créé beaucoup de problèmes depuis le vingt-huit février, des problèmes qui n'existaient pas le vingt-sept. Nous avons perdu. Comment peut-on sérieusement prétendre que nous avons gagné cette guerre, que nous avons accompli ce que nous voulions faire ?

Et la situation économique continue de se dégrader. La pression sur le président Trump pour trouver un accord est énorme, avant qu'on ne tombe du précipice. Donc lui, j'en suis sûr, derrière des portes closes, il essaie de comprendre comment obtenir un accord qu'il pourrait présenter comme une victoire. Comment il pourrait y arriver, je n'en ai aucune idée. Mais je pense que c'est ce qu'ils essaient de faire. Pendant ce temps, on peut être certain que les Israéliens et leurs nombreux soutiens influents aux États-Unis lui disent très clairement qu'il ne peut pas conclure un accord avec l'Iran qui donnerait l'impression que l'Iran a gagné et que nous avons perdu. C'est pour ça qu'il n'y a, pour l'instant, aucune issue en vue. Et je ne pense pas qu'on verra la fin, ou quelque chose qui s'en approche, tant que l'économie ne sera pas vraiment gravement menacée.

#Glenn

Eh bien, je me demande s'il existe une autre option, parce qu'on part souvent du principe que tout le monde agit de façon rationnelle et avec retenue. Mais chaque fois que l'Occident, et surtout les États-Unis, se retrouvent face à une défaite majeure, la rationalité a tendance à disparaître. Si on compare avec les Européens, il faut se rappeler qu'en deux mille vingt-deux, ils étaient plutôt réticents à aller combattre les Russes, avant que Biden ne les en convainque. Mais aujourd'hui, l'enjeu est énorme. Pour les Européens, l'idée, c'est que s'ils parviennent à vaincre les Russes, ils auraient alors un puissant bouclier ukrainien devant eux, qu'ils pourraient utiliser pour affaiblir la Russie derrière eux. Et en plus, ils auraient à leurs côtés les États-Unis, forts et puissants.

Ce serait donc une position plutôt avantageuse. En gros, on pourrait dire que l'unipolarité tenterait un nouveau départ, peut-être, si on est très optimiste. Mais si les Russes gagnent, l'Ukraine serait affaiblie, en partie absorbée par la Russie. Et les États-Unis, eux, risqueraient alors de plier bagage

et de partir, un peu comme on le voit déjà avec le retrait de certaines troupes américaines d'Allemagne. Il y a donc énormément en jeu, et c'est pour ça qu'on observe aujourd'hui une forme d'irrationalité massive du côté européen. J'ai vraiment l'impression que les dirigeants sont prêts à aller jusqu'à la guerre avec la Russie si nécessaire. Franchement, quand on écoute les journalistes, les responsables politiques... c'est assez effrayant de voir la manière dont ils en parlent.

La rationalité ne semble pas vraiment être une caractéristique dominante en ce moment. Mais si on compare avec l'Iran... Si les États-Unis ont autant à perdre en cas de défaite dans cette guerre, et beaucoup à gagner s'ils parviennent à vaincre l'Iran — que ce soit en affaiblissant la Chine et la Russie, ou en restaurant, voire en renforçant, la domination israélienne dans la région —, pensez-vous qu'il soit impensable que les États-Unis montent très haut sur l'échelle de l'escalade, y compris en envisageant l'arme nucléaire ? Autrement dit, quelque chose qui briserait véritablement la résistance iranienne. Je le dis souvent quand je parle avec des Iraniens : il ne faut pas trop affaiblir les États-Unis, parce qu'on ne veut pas rendre un pays aussi puissant complètement désespéré.

#John Mearsheimer

Oui, très bonne question. Alors, je pense qu'il est vraiment important, quand on parle des États-Unis et de l'Iran, de comprendre qu'on ne parle pas seulement des États-Unis, mais des États-Unis et d'Israël. Ces deux pays, moi j'aime les appeler une équipe soudée, un duo inséparable. Et la vérité, c'est qu'ils ne voient pas l'Iran de la même façon. L'Iran n'est pas une menace sérieuse pour les États-Unis. Ce n'en est tout simplement pas une. On ne peut pas défendre cette idée sur des bases rationnelles ou juridiques. Mais du point de vue d'Israël, l'Iran représente une menace existentielle. Et on peut dire, même si c'est un peu simpliste, qu'il y a malgré tout une grande part de vérité là-dedans.

Si c'est une menace existentielle pour Israël, alors c'est aussi une menace existentielle pour les États-Unis. Et donc, les États-Unis sont obligés, à cause d'Israël, de considérer l'Iran comme une menace existentielle. Mais même si ce n'est pas entièrement vrai, le fait est qu'Israël, lui, considère l'Iran comme une menace existentielle. Et le scénario le plus inquiétant, du point de vue israélien, et même du point de vue américain — parce qu'encore une fois, ils sont étroitement liés —, c'est celui où l'Iran posséderait l'arme nucléaire. Et si l'Iran conserve sa capacité d'enrichissement nucléaire, ce qui est presque certain, du point de vue d'Israël, c'est comme si l'Iran avait déjà la possibilité d'obtenir l'arme nucléaire.

Ils seront sur la voie de l'acquisition de l'arme nucléaire tant qu'ils garderont cette capacité. Donc, je pense qu'il y a un vrai risque que, si un accord est conclu et que l'Iran en sorte gagnant en conservant son programme d'enrichissement nucléaire, les Israéliens soient tentés d'utiliser l'arme nucléaire contre l'Iran. Pour moi, c'est un vrai problème. Et je pense qu'il y aura de réelles limites à ce que les États-Unis pourront faire pour empêcher cela. Maintenant, votre question était : est-ce que les États-Unis utiliseraient l'arme nucléaire ? J'ai du mal à y croire, mais c'est peut-être un vœu pieux de ma part. Et il faut se rappeler que le président Trump a déjà parlé d'effacer l'Iran, ou la

civilisation iranienne, de la surface de la Terre, et de faire en sorte que l'Iran ne puisse jamais revenir d'entre les morts.

Il a menacé d'adopter ce genre de politique génocidaire, ce qui va de pair avec l'idée d'utiliser des armes nucléaires contre l'Iran. Donc, il est possible que les États-Unis envisagent d'utiliser l'arme nucléaire contre l'Iran. Je pense que tout cela nous ramène à la logique de base que vous décrivez : quand des pays se sentent acculés, quand ils se perçoivent dans une situation stratégique désespérée, il ne faut pas sous-estimer les risques qu'ils pourraient être prêts à prendre. Maintenant, vous diriez, je pense, que l'idée qu'Israël utilise des armes nucléaires est irrationnelle. Mais je ne cautionne absolument pas cette idée, pas une seule seconde.

Mais on peut très bien soutenir que, du point de vue d'Israël, c'est la chose rationnelle à faire. Pour eux, l'Iran doté de l'arme nucléaire, c'est comme l'annonce d'un second Holocauste. Donc, dans cette logique, poursuivre cette voie a parfaitement du sens. Oui, c'est risqué. C'est même extrêmement risqué. Est-ce qu'on veut le faire ? Non. Est-ce qu'on a le choix ? Non plus. C'est ce genre de raisonnement. Je pense donc qu'il ne faut pas sous-estimer à quel point Israël pourrait sérieusement envisager, à l'avenir, d'utiliser l'arme nucléaire contre l'Iran. Et peut-être même que les États-Unis pourraient en venir à la même conclusion. Et si je peux ajouter un dernier point, en revenant au cas de l'Ukraine, on retrouve une logique assez similaire. Toi et moi, on connaît tous les deux Sergueï Karaganov, et toi, tu le connais même très bien.

Sergeï, pour ceux qui ne le connaissent pas dans le public, est un stratège russe à peu près de ma génération, ce qui veut dire qu'il remonte à l'époque de la guerre froide. Il soutient que les Européens ont perdu de vue le fait que nous vivons dans un monde nucléaire. Selon lui, les Européens pensent qu'ils peuvent agir contre la Russie, adopter des comportements hostiles envers elle, comme si la Russie ne possédait pas d'armes nucléaires, et comme si la dissuasion nucléaire n'avait plus d'importance. Et le point de Karaganov, c'est que la seule façon de mettre fin à ce genre de raisonnement, qu'il juge incroyablement stupide — et je suis d'accord avec lui là-dessus —, ce serait que les Russes utilisent quelques armes nucléaires contre l'Ukraine ou contre l'Occident, de manière démonstrative.

En d'autres termes, Karaganov ne parle pas de déclencher une guerre thermonucléaire générale. Il parle d'utiliser quelques armes nucléaires pour rappeler aux Européens que nous vivons dans un monde où ces armes existent, et qu'il y a un risque réel d'être réduits en cendres si elles sont employées. Ce que Karaganov veut faire, c'est pousser les Européens et les Russes sur une pente glissante vers l'anéantissement, et rappeler, en somme, aux Européens que leur dernière chance d'éviter une catastrophe nucléaire, c'est de se réveiller et de comprendre qu'ils ne peuvent pas menacer les Russes d'une manière qui mettrait leur existence en jeu.

On pourrait dire que Karaganov est fou, ou que c'est irrationnel. Mais on peut aussi construire un raisonnement crédible selon lequel, même si on espère vraiment que ça n'arrivera pas, du point de vue russe, c'est une stratégie rationnelle. Bien sûr, elle comporte énormément de risques. Mais l'

argument que quelqu'un comme Karaganov avancerait, c'est que les risques de laisser les Européens, avec l'aide des États-Unis, détruire la Russie sont tout simplement inacceptables. Et qu'il faut donc agir pour empêcher ça. Et si cela implique d'utiliser quelques armes nucléaires, eh bien, tant pis. C'est la stratégie intelligente — regrettable, mais intelligente. Ce que je fais ici, c'est simplement exposer la logique derrière l'idée d'utiliser des armes nucléaires en Ukraine et au Moyen-Orient, pour montrer à quel point la situation est dangereuse dans ces deux régions.

#Glenn

Oui, non, non, je comprends la différence. J'explique souvent ça aux gens, parce qu'il y a souvent beaucoup de confusion quand on dit — et toi et moi, on en a déjà parlé à propos de l'Iran — que c'est rationnel pour ce pays d'acquérir l'arme nucléaire. Ce n'est pas un argument normatif sur ce qu'on aimerait voir arriver. C'est une question d'incitations, de la manière dont les États réagissent quand ils cherchent à assurer leur sécurité. Et pour situer un peu Karaganov, il a eu pas mal d'influence, aussi bien en Union soviétique qu'en Russie. Il a rédigé des discours pour Brejnev, et il a conseillé aussi bien Gorbatchev que Eltsine et Poutine.

En effet, il a joué un rôle clé pour pousser au changement dans la doctrine nucléaire de la Russie et pour convaincre Poutine d'aller dans ce sens. J'étais dans la salle, à plus d'une reprise, lors des réunions de Valdaï, quand Karaganov plaidait pour modifier la doctrine nucléaire, la posture stratégique de la Russie, et que Poutine, à ce moment-là, résistait. Mais au final, la Russie a bel et bien changé sa posture nucléaire, en abaissant le seuil d'emploi, essentiellement à cause de Karaganov. On ne peut donc pas dire qu'il n'est pas influent. Mais, de mon point de vue, la logique derrière tout ça, c'est que la Russie estime avoir besoin de sa dissuasion, parce que c'est justement ce qui s'est peu à peu érodé au cours des quatre dernières années.

Et je le dis souvent en Europe, ou plus largement en Occident : cette idée de se réjouir du fait que la Russie ne défende pas ses lignes rouges... il faut faire attention à ce qu'on souhaite. Parce que maintenant, il y a en Russie, au sein même de l'establishment, une colère qui s'est installée. Beaucoup estiment qu'ils ont laissé leur capacité de dissuasion s'affaiblir, et qu'il faut la rétablir. Même ça, quand on voit des drones attaquer la Russie depuis les États baltes... est-ce que c'est ça, la nouvelle normalité ? Les Européens peuvent lancer des attaques contre la Russie, et la Russie n'ose rien faire ? Là-bas, on dit clairement que ça doit cesser. Et d'ailleurs, je le recevrai dans cette émission jeudi, donc je lui demanderai s'il faut maintenant s'attendre au jour du jugement, parce qu'on s'engage sur une voie très différente, une voie dangereuse. Mais au fond, c'est le même argument que j'ai avec les Américains.

Il ne faut pas non plus chercher à vaincre les Américains, ni à trop les humilier au Moyen-Orient, parce qu'on risquerait, vous savez, de les acculer. C'est pareil pour les Israéliens, d'ailleurs. Donc, vous voyez, il ne faut pas écraser ses ennemis complètement — c'est ça mon point, et c'est aussi ce

que j'ai dit aux Iraniens. Mais alors, selon vous, où tout cela nous mène-t-il, maintenant qu'on semble revenir à une situation de guerre entre les États-Unis et l'Iran ? Est-ce que... avant que je parte...

#John Mearsheimer

Et pour répondre à votre question sur l'Iran et sur la direction que je vois prendre cette situation, je voudrais d'abord revenir un instant sur le cas de l'Ukraine et de la Russie. Les deux événements qui m'ont vraiment profondément marqué sont, d'abord, quand l'armée ukrainienne, avec le soutien des États-Unis et du Royaume-Uni, a envahi la Mère Russie. C'était l'offensive de Koursk. Je crois que c'était en deux mille vingt-quatre. Pensez-y un instant : l'Ukraine, aidée par les États-Unis et le Royaume-Uni, a envahi la Russie. C'était impensable pendant la guerre froide. Impensable. À l'époque, pendant la guerre froide, j'ai eu une longue discussion avec certains responsables politiques sur la question de savoir ce que feraient les États-Unis et l'OTAN si une guerre éclatait en Europe centrale, que les défenses du Pacte de Varsovie cédaient, et que nous avions la possibilité d'avancer profondément en Europe de l'Est, voire, peut-être, d'entrer dans l'Union soviétique elle-même.

C'était une situation hypothétique. Mais tout le monde comprenait bien qu'il ne fallait surtout pas s'enfoncer profondément en Europe de l'Est, encore moins envahir l'Union soviétique — menacer la survie de l'Union soviétique, un pays qui possédait des milliers d'armes nucléaires. Et nous voilà en deux mille vingt-quatre : l'Ukraine envahit la Russie avec des forces terrestres. Elle conquiert du territoire. C'est vraiment incroyable. Ensuite, il se passe une deuxième chose : les Ukrainiens, encore une fois avec l'aide des Américains et des Britanniques, lancent des attaques contre une composante de la triade nucléaire stratégique russe. Vous vous souvenez, les Ukrainiens ont visé les bombardiers stratégiques russes. Ce sont leurs forces nucléaires stratégiques.

C'était impensable de faire ça pendant la guerre froide, même si on en avait la possibilité, parce qu'on savait très bien que ça pouvait entraîner une riposte de l'Union soviétique, et qu'on risquait de se retrouver dans une guerre thermonucléaire générale. Mais là, ça n'a pas eu l'air de déranger grand monde que les Ukrainiens frappent une des composantes de la triade nucléaire stratégique russe. Franchement, je trouve ça stupéfiant. Tout cela, à mon avis, confirme le point essentiel de Karaganov : l'Occident — et j'inclus ici non seulement les Européens, mais aussi les Américains — semble avoir perdu de vue le fait que les armes nucléaires font toujours partie du système, et qu'elles devraient influencer la manière dont les grandes puissances interagissent entre elles. On dirait qu'on a oublié cette leçon.

Encore une fois, le point soulevé par Karaganov, c'est que l'Occident a besoin d'un rappel. Mais je voulais simplement revenir sur ces deux incidents. D'ailleurs, on pourrait en ajouter un troisième. C'est celui où il semble que les Ukrainiens aient tenté de décapiter le régime russe en tirant des missiles sur la résidence de Poutine. Et ça, encore une fois, c'est quelque chose qui ne se serait jamais produit pendant la guerre froide. Bref, parlons du Moyen-Orient. Où va-t-on à partir de là ? J'ai du mal à croire, à cause d'Israël et du poids du lobby, qu'on puisse un jour parvenir à un véritable

accord de paix. J'ai aussi du mal à imaginer que les États-Unis et l'Iran puissent trouver un accord qui mette fin à ce conflit une bonne fois pour toutes.

Je pense que s'il n'existait pas quelque chose comme Israël — si Israël n'existait pas, et si le lobby n'existait pas — les États-Unis et l'Iran n'auraient pas beaucoup de mal à trouver un modus vivendi. Mais la réalité, c'est qu'Israël existe. Il ne va pas disparaître. Et le lobby est extrêmement puissant dans les cercles où se décident les politiques aux États-Unis. Et comme les États-Unis et Israël sont, en quelque sorte, liés l'un à l'autre, il sera presque impossible pour le président Trump de négocier un accord de paix vraiment significatif, qui tienne sur la durée. Donc je pense, Glenn, que toi et moi, on va continuer à parler du Moyen-Orient, des relations entre les États-Unis et l'Iran, et entre Israël et l'Iran, encore pendant longtemps.

#Glenn

Eh bien, c'est juste que... si on revient à ce qu'on disait tout à l'heure sur à quel point le monde a changé. Historiquement, des bouleversements aussi profonds dans la répartition du pouvoir à l'échelle internationale ne se sont pas produits de manière pacifique. Parce que, souvenez-vous, il y a encore quelques années, on nous disait qu'il n'y avait qu'un seul centre de pouvoir dans le monde : les États-Unis, mais organisés sous ce qu'on appelait l'Occident politique. Toute la classe politique européenne a grandi avec cette idée qu'il n'y avait qu'un seul centre de pouvoir, donc plus de rivalité entre grandes puissances. Ce centre unique, c'était la démocratie libérale. On allait donc avoir la démocratie et les droits de l'homme partout, comme piliers essentiels des règles et de l'ordre international. Et soudain, en l'espace de quelques années, on voit la Chine devenir l'économie la plus compétitive.

Comme vous l'avez dit, on parle ici d'une guerre avec la Russie. Et quand on dit que c'est l'Ukraine qui agit, franchement, rien de ce qu'ils font ne serait possible sans l'aide de l'Occident. Donc, d'une certaine manière, avec cette assistance, on est aussi en train d'attaquer la Russie. Et du côté de l'Iran, on voit bien que Téhéran ne laisse plus aux États-Unis ni espoir, ni option militaire de victoire. C'est un changement assez remarquable, survenu en très peu de temps. Ce n'est pas facile, ni pour les dirigeants politiques, ni pour le grand public, de s'habituer à cette nouvelle répartition des rôles, à cette nouvelle distribution du pouvoir, en si peu de temps. On peut toujours adopter une approche pragmatique et se dire : peut-être que les États-Unis et l'Iran pourraient établir un partenariat régional pour s'adapter à un monde multipolaire — et la même chose avec la Russie. Mais on a l'impression que ce n'est pas vraiment dans la nature humaine. Je ne sais pas si vous avez un dernier mot avant qu'on conclue.

#John Mearsheimer

Je voudrais faire un dernier point, Glenn. Quand je parle des changements qui se sont produits dans le monde, j'ai tendance à considérer l'Asie de l'Est, l'Europe et le Golfe comme les trois zones sur lesquelles nous devrions concentrer notre attention. Et je les traite à peu près séparément. Je parle

de la Chine en Asie de l'Est, de la Russie en Europe, et bien sûr, de l'Iran aujourd'hui dans le Golfe. Mais si on y réfléchit bien, ces trois régions sont en réalité étroitement liées, et de manière très importante. Les Russes apportent toutes sortes d'aides à l'Iran, et les Chinois reçoivent une énorme quantité de pétrole iranien qui transite par le Golfe persique. Donc, la Chine et la Russie sont profondément impliquées dans ce qui se passe en Iran, et cette implication risque fort de s'intensifier avec le temps.

Et quand on pense à la guerre en Ukraine, elle est fortement influencée par ce qui se passe dans le Golfe persique, dans la guerre contre l'Iran. Pour donner deux exemples évidents : d'abord, les États-Unis ont dû lever certaines sanctions contre la Russie afin d'augmenter la quantité de pétrole russe sur les marchés mondiaux. Cela a renforcé la position économique de la Russie, et donc sa position dans la guerre contre l'Ukraine. Ensuite, il est maintenant assez clair que les États-Unis vont envoyer beaucoup moins d'armes à l'Ukraine qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent, parce qu'une grande partie de leur armement précieux a déjà été utilisée dans la guerre contre l'Iran. Et enfin, la Russie comme la Chine ont toutes deux un intérêt profond à faire en sorte que l'Iran ne perde pas cette guerre contre les États-Unis.

Et d'ailleurs, des pays du Moyen-Orient comme la Turquie, qui est membre de l'OTAN, ont tout intérêt à ce que l'Iran ne perde pas la guerre contre les États-Unis et Israël. Parce que les Turcs savent bien que les Israéliens ont la Turquie dans leur ligne de mire. Alors, quand on commence à regarder ces différentes régions, on voit très vite qu'il existe des liens importants entre elles. Et ça montre qu'il est tout à fait possible — on peut imaginer des scénarios où une guerre qui s'étend dans une zone comme le Golfe persique finit par impliquer à la fois les Chinois et les Russes, ou seulement l'un des deux. Et on pourrait se retrouver dans une guerre entre grandes puissances qui déborde du Golfe persique. Comme je l'ai déjà dit, je pense que ce genre de situation devient plus probable avec le temps, et non l'inverse. Nous vivons clairement une période dangereuse.

#Glenn

Le monde était plus clair, je crois, pendant la guerre froide. Il y avait deux pôles de pouvoir, deux idéologies incompatibles. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus difficile de maîtriser toutes les variables en jeu dans ce monde multipolaire. Comme vous l'avez souligné avec la Turquie, par exemple : même si elle a des différends avec l'Iran, l'Arabie saoudite aussi pourrait faire valoir ce point. Jusqu'à quel point est-ce vraiment dans l'intérêt de l'Arabie saoudite de vaincre votre adversaire ? Et je pense qu'ils s'inquiètent aussi des ambitions territoriales d'Israël après une éventuelle défaite de l'Iran. Donc, je crois qu'il y a aussi un changement de mentalité : l'idée que la paix découle de la défaite des adversaires. À mon sens, il faut revenir à une idée de base, celle de mieux gérer la compétition sécuritaire. Que les Iraniens cherchent à vaincre l'Amérique, que les Européens veuillent vaincre la Russie... tout ça, c'est une recette pour le désastre. Mais oui, c'est bien la voie sur laquelle on semble s'engager.

#John Mearsheimer

Et il faut aussi se rappeler la célèbre formule de Clausewitz : la guerre, c'est la continuation de la politique par d'autres moyens. Et au fond, la variable essentielle sur laquelle il faut se concentrer ici, c'est bien la politique. Je pense qu'en Occident, et tout particulièrement aux États-Unis, on aime parler de puissance militaire. Les Israéliens aussi, bien sûr. Et l'idée, c'est que tout problème politique qu'on rencontre peut être résolu par la force militaire. Il suffirait de sortir le gros bâton, de pratiquer une diplomatie du gros bâton, et le problème serait réglé. Mais je crois que ce qu'on voit aujourd'hui, aussi bien dans la guerre en Ukraine que dans celle en Iran, et ce que les Israéliens constatent au Liban ou à Gaza, c'est qu'il y a tout simplement des limites à ce qu'on peut accomplir uniquement par la force militaire.

La politique compte énormément. On peut gagner une guerre, ou être très performant sur le plan militaire dans un conflit, et pourtant la perdre sur le plan politique. J'aime toujours prendre l'exemple de la guerre du Vietnam, qui a marqué ma jeunesse. Entre mille neuf cent soixante-cinq et mille neuf cent soixante-quinze, les États-Unis ont remporté toutes les batailles qu'ils ont livrées. Nous n'avons jamais été vaincus sur le champ de bataille par les Nord-Vietnamiens ou le Viet Cong. Nous avons gagné toutes les batailles, mais nous avons perdu la guerre. La guerre, c'est la continuation de la politique par d'autres moyens. Et il y a de vraies limites à ce qu'on peut accomplir par la force militaire. On le découvre encore aujourd'hui, que ce soit en Ukraine ou en Iran. Et j'espère que la leçon qu'on en tirera restera gravée dans nos esprits pendant un bon moment.

#Glenn

Eh bien, sur cette note un peu optimiste, on va s'arrêter là. Je veux dire, tirer une leçon de l'histoire, c'est important. Donc voilà, merci beaucoup d'avoir pris le temps.

#John Mearsheimer

Avec plaisir, Glenn Diesen. J'ai été ravi d'être ici.